

— Tu vas venir au château, reprit-elle, et, maintenant que tu es libre, tu y demeureras avec nous. N'est-ce pas, maman ? ajoute-t-elle en se rapprochant de Paule, la main de Juana dans la sienne.

— Je n'en suis pas digne !... murmura la veuve. Oh ! Mademoiselle ! Soyez bénie ! s'écria-t-elle en tendant ses doigts joints vers la jeune femme, qui n'avait pas la force de lui dire une phrase d'encouragement, c'est vous qui avez réparé notre monstrueuse action...

— Oui, bien épouvantable de la part d'une femme, en effet. Comment avez-vous eu la courage d'abandonner un petit être que vous semblez aimer ?

— Ecoutez-moi avant de me blâmer ! fit Juana d'une voix sourde. Je ne connaissais pas le sinistre projet de Marcello ; il nous avait tous endormis pour mieux le faire réussir ; et c'est quand ce sommeil léthargique a pris fin que j'ai deviné le drame affreux qui venait de se jouer près de moi.

— Mais vous pouviez intervenir, alors.

— C'est ce que j'ai fait. J'ai sommé mon mari, aussi mon maître, hélas ! de me rendre cette enfant, ou sinon je le dénoncerais à la justice. Puis il me fit remarquer une femme qui venait vers la croix au pied de laquelle Bianca, non, Mireille, gisait endormie encore. Je voulus savoir si elle la relèverait, je me suis rapprochée peu à peu, me cachant derrière les arbres, et j'appris par les paroles dites à la petite fille qu'elle voulait l'adopter comme sienne. Que pouvais-je offrir à Mireille ? La continuation de cette vie écœurante qui la faisait lentement mourir ? Ne valait-il pas mieux la laisser aller avec cette paysanne qui semblait douce et bonne ?

Paule prit un air moins sévère.

— Ceci prouve que vous n'avez pas participé au crime d'abandon ; mais le rapt, comment l'expliquez-vous ?

Juana raconta la dernière confidence reçue au lit de mort de Marcello.

— J'ai été coupable de le croire, ajouta-t-elle ; j'avais tant de confiance en lui ! Je l'aimais. Oh ! je m'accuse, je m'accuse d'avoir consenti à accepter cette enfant, sans me préoccuper de vérifier les assertions de mon mari !

— Malheureuse ! s'écria Paule, si vous saviez quels deuils ont suivi ce vol ! La grand'mère de Mireille est morte devant ce gâve où elle croyait sa petite-fille engloutie, et sa mère, après avoir langué six ans comme une désespérée, s'est éteinte à son tour d'une maladie de cœur aggravée par ces ressouvenirs.

En entendant ces paroles, la veuve jeta encore un grand cri, et s'assit brusquement sur un tronc d'arbre, avec de longs sanglots.

A cette vue, Mireille, qui, les yeux agrandis, avait assisté en silence à ces explications, Mireille s'agenouilla près de celle qui l'avait soignée et aimée comme une mère en lui disant :

— Tu ne savais pas, tu n'es pas coupable. Ne pleure pas ainsi !

Juana la releva, puis, à genoux :

— C'est moi qui dois m'humilier devant toi, ô Mireille ! C'est moi qui te demande pardon, et avec

toute mon âme, de tout le mal arrivé par la faute de celui qui n'est plus ! Ah ! si je pouvais donner ma vie pour te rendre tes chères mortes !... Mais non, cela n'est pas possible. Mon Dieu, je voudrais mourir !...

Et une crise de désespoir la rejeta, la figure entre les mains, sur le vieux tronc.

— Ce que vous dites là n'est pas d'une chrétienne ! prononça Paule sévèrement. Demandez à vivre, au contraire, pour racheter votre faute par la pénitence.

— C'est mon intention, sanglota-t-elle en se relevant. Je vais partir pour l'Espagne et me retirer dans un cloître où je soignerai les pauvres déshérités de ce monde. Mais je voulais auparavant revoir Mireille, je désirais recevoir son pardon.

— Tu n'en as pas besoin, Juana, puisque c'est Marcello qui a tout fait. Console-toi et viens vers mon père !

Elle eut encore un geste de recul.

— Non, non ! fit-elle. Trop de mal lui est arrivé par nous, je ne veux pas me trouver en sa présence. J'aurais peur de sa malédiction sur un mort !

— On respecte toujours ceux qui ne sont plus, quelles qu'aient été leurs fautes, reprit Paule d'un ton adouci. Allons, pauvre créature, vous avez assez souffert, assez aimé pour être pardonnée !

Et la noble fille lui tendit la main.

La veuve la saisit respectueusement, et la portant à ses yeux mouillés de pleurs :

— Ah ! soyez encore une fois bénie, Mademoiselle, et que Dieu vous donne tout le bonheur que vous méritez si bien ! Adieu, Mireille, ajouta-t-elle, prie quelquefois pour la pauvre Juana, elle t'a bien aimée !

L'enfant éclata en sanglots.

— Et moi aussi je t'aime ! s'écriait-elle au milieu de ses larmes. Ne pars pas !

— C'est impossible ! Je suis indigne de vivre parmi d'honnêtes gens. Puis ma présence raviverait trop de douloureux souvenirs.

— Je vous comprends, et je vous approuve, dit Mlle de Montscorff. Avez-vous de l'argent ? questionna-t-elle tout bas.

— Merci, Mademoiselle, le produit de la vente de la roulotte et une somme qui me reste encore me suffiront amplement. Adieu, dites bien au père de Mireille tous mes regrets, tous mes remords !...

— Allez, pauvre infortunée, et que Dieu vous soutienne !

Juana baisa encore Mireille, puis elle la mit dans les bras de Paule en murmurant :

— C'est elle qui sera ta mère, elle en est digne.

Et l'enfant, se sentant tendrement pressée sur ce cœur qu'elle savait tout à elle, vit partir la jeune femme, non sans regret, mais au moins sans désespoir.

Quand Juana eut disparu, Paule embrassa Mireille en lui disant :

— Tu prieras pour elle le jour de ta première Communion, afin que Dieu lui accorde la paix de l'âme.

Et, tendrement enlacées elles reprirent le chemin du château.

(à suivre)